

identique à elle-même. Pour les officiers et soldats du 163e, la guerre, avant la misère des camps anglais (où, jusque vers le milieu de 1917, l'incapacité des favoris de Sam Hughes régna en maîtresse), puis les souffrances du front endurées dans des formations inconnues, quelques-unes sans discipline, ce fut d'abord cet été, cet extraordinaire, ce fantastique été passé aux Bermudes pendant que les autres corps de volontaires faisaient l'exercice à Valcartier.

Son recrutement à peu près terminé, le 163e fut envoyé aux Bermudes pour y relever le 38e d'Ottawa dans un service de garnison impérial assumé pour trois ans par notre gouvernement et où le 38e avait lui-même relevé le Royal-Canadien (R.C.R.). Tout en faisant ce service, nous devions, officiers et soldats, continuer notre instruction au contact et sous la direction des Impériaux qui

formaient le reste de la garnison. Sur la rade, nous croisâmes l'avant-garde du 38e. Notre musique joua un couplet de O Canada! la musique du 38e répondit par un autre couplet: ce fut touchant. Comme nous arrivions aux casernes, le gros du 38e, formé par masses sur le champ de manœuvre, face à la route, nous présenta les armes, le 163e salua, de nouveau nous pensâmes: "Entre frères d'armes, les différences de race ne comptent guère. Le Canada français d'abord, mais vive aussi le Canada anglais!" Les yeux mouillés, nous évoquions malgré nous en notre esprit le chapitre du Pays des fourrures où Jules Verne fait vivre fraternellement, sur une étroite banquise emportée à la dérive, un homme et un ours blanc. Il fallut bientôt déchanter. Il nous revenait de tous côtés que nos aimables camarades d'Ottawa, en apprenant notre arrivée, s'étaient appliqués avec une conscience de Boches à faire croire aux Bermudiens que les Canadiens-Français en général et ceux du 163e en particulier étaient des sauvages. Notre séjour de cinq mois et demi dans l'archipel ne suffit apparemment pas à dissiper tout à fait cette calomnie, puisque, sur la fin, pour une demi-douzaine de soldats ivres qu'on avait dû mettre aux arrêts, le vieux gouverneur de l'île, sir George Bullock, — brave homme, mais un peu ramolli, — faisait mobiliser les équipages de la flotte. Georges, Raymond et Gérard Garneau, Paul Bauset, Blais, Philippe Chevalier, *Horace Pigeon* Braun Langelier, Achille LeRoy, Jean LaFontaine, Adolphe Mailhiot, Gustave Raymond, Robert Roy, Henri de Varennes, Rodolphe Deserres, Henri Desrosiers, pour ne nommer que les célibataires, eurent bientôt fait, cependant, de ~~désorganiser~~ <sup>troubler</sup> l'hospitalière et intelligente population des îles. Jeunes, polis, galants, spirituels, parfois espiègles, ils enchantèrent et prirent d'assaut ce petit monde perdu au milieu de l'océan, qui jusque-là, en fait d'étrangers, n'avait guère connu que des Américains hypocondriaques, alcooliques ou libidineux, des officiers anglais corrects et peu fofichons, des officiers canadiens-anglais moins corrects, apparemment obligés, pour se faire estimer, de dégoûter sur leurs frères d'armes, le surplus de leur "bitter ale" à 20 pour 100 d'alcool. Les portes s'ouvrirent, les mamans se firent moins sévères, les jeunes filles plus tendres. Sous les cèdres et les palmiers, par les routes blanches surmontées de lauriers-roses, sur les plages de corail, au fond des grottes,

le jour, la nuit, le malin esprit français prenait sa revanche. Ah! ce furent de belles heures! Je crois vraiment que le président de la Banque des Bermudes, l'aimable M. Darrell, était sincère quand, à notre départ, il nous déclarait que le 163e était le bataillon qui laisserait dans l'île le souvenir le plus agréable. Des officiers qui avaient, par leur seule puissance de séduction, opéré ce miracle, Henri de Varennes était à coup sûr le plus séduisant.

Celui-là, je ne crois pas avoir le droit de ne compter parmi ses pères spirituels. Malgré sa naissance (son père était membre du Conseil législatif québécois), la politique n'avait pour lui aucun attrait. Les études livresques l'ennuyaient. Son goût du risque, de l'action pour elle-même et à plus forte raison pour la justice, il le tenait d'un sang généreux qui s'affirmait dans toute sa personne par une perpétuelle exubérance de vie. Jeune junker par la stature, les cheveux blonds coiffés en brosse, les lunettes, — car il était légèrement myope, — ce ~~grand garçon~~ <sup>grand garçon</sup> venu lui aussi de Polytechnique, avait l'air d'un cadet de Gascogne. A Saint-Georges, ancienne capitale des îles, aujourd'hui simple station de charbon, dans l'îlot presque désert de Saint-David, ou quelque autre part qu'il fût de service, il apportait la voix enchantée de Faust et la bonne humeur, la verve endiablée, d'un Lausus ou d'un Cyrano. Dieu me pardonne, il eût fait pousser des cornes à Neptune. Certains de ses tours sont restés légendaires. Et avec cela, dur à l'ouvrage. Comme tous ses camarades il faisait gaiement, ~~Coiffé dans le tenue~~ <sup>Coiffé dans le tenue</sup> ~~à~~ <sup>à</sup> des tropiques, ~~en tête~~, ses huit et dix heures de travail par jour, sous le regard ébahi des officiers impériaux, que chaque après-dîner trouvait au tennis.

Dès notre arrivée en Angleterre, ce côté sérieux de son caractère commença à éclipser l'autre. L'école d'officiers de Crowborough, située à plusieurs milles du village le plus proche et dont le programme était éreintant, n'eut pas, je le sais personnellement, d'élève plus studieux; si j'ai bonne mémoire, il en sortit premier de sa classe. Au 22e où nous nous retrouvâmes au commencement de l'été, et où pourtant les occasions de dissipation ne manquaient pas, seule l'aménité naturelle de son caractère venait tempérer sa gravité. Toute ma vie je me rappellerai les derniers instants que je passai avec lui. C'était au repos, à

Petit-Servins, dans le Pas-de-Calais. Je partais en permission et il n'était pas sûr que je revinsse au bataillon. Seuls dans une chambrée, assis côte à côte sur un cadre en treillis de fer, nous causions. De tout ce que je lui dis alors, je n'ai pas gardé souvenir. Je me rappelle seulement <sup>qu'il fut question</sup> ~~que nous causâmes~~ de son avenir, de sa famille, et qu'avec une intensité d'expression que je ne lui avais jamais connue il me répondait par monosyllabes: "Non, major." — "Oui, major." — "Je vous le promets, major." Quand nous nous séparâmes, j'eus comme le pressentiment de sa mort prochaine et je sentis, à mon angoisse, que je l'aimais comme un frère. Il mourut le 15 août à la Cote 70, comme Gatien.

Archives de la Ville de Montréal